

Les deltaplanes

William S. Messier

Numéro 143, novembre 2014

Territoires

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/72869ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Messier, W. S. (2014). Les deltaplanes. *Moebius*, (143), 115–124.

WILLIAM S. MESSIER

Les deltaplanes

Il arrive de temps à autre que Maryse me lance un mot. D'habitude, nos communications se résument à un « ça va ? » murmuré en début de journée, le nez par-dessus l'écran de bois et de feutre qui sépare nos espaces de travail respectifs – un « ça va ? » qu'elle prononce généralement de manière désintéressée, dans le seul espoir que je lui renvoie la pareille et qu'elle puisse alors m'informer des récents développements de sa vie affective. Je ne suis pas du genre à refuser de rendre à quelqu'un la politesse de son « ça va ? », donc mes matins de semaine chez Estrie Data Plus débutent par une série de hochements et de différents efforts d'empathie à l'égard de Maryse dont la vie n'est pas exactement trépidante ni très mouvementée mais semble néanmoins, à ses yeux, digne d'intérêt pour ses collègues.

Il arrive, donc, qu'au lieu de son « ça va ? » quotidien, Maryse me lance un mot par-dessus notre panneau mitoyen. Elle le plie en triangle et le balance soigneusement dans les airs. Selon l'humeur de son auteure, le mot en question peut être reçu comme une façon plus ou moins originale et coquine d'amorcer à nouveau le dialogue sur sa vie affective – pourvu que je réponde au mot par un mot à mon tour –, ou encore comme une façon d'aborder un sujet qui se prêterait moins à notre forme plus ouverte d'échanges par-dessus l'écran. Dans ce second cas de figure, elle m'écrit la plupart du temps pour pointer les nouveaux cheveux de Monique à la réception, la cravate étonnante de Guy ou les idiosyncrasies d'un Jean-Pierre ou d'une Diane notées lors d'une réunion. Ce type de mot a l'avantage de révéler en Maryse un potentiel surprenant et fort divertissant de commérage et, comme à peu près

toutes les autres formes de communication avec Maryse qui ne touchent pas directement mes tâches de commis aux comptes recevables d'Estrie Data Plus, de me distraire un tant soit peu de ces mêmes tâches.

Aujourd'hui, toutefois, le mot de Maryse s'éloigne de nos sentiers de bitcheries et de complaisance. Elle m'écrit tout simplement : « As-tu 2 minutes ? » C'est une question ridicule. J'ai toujours deux minutes. Je passe mes journées à n'avoir que ça, des minutes. Je lui renvoie alors son papier après y avoir inscrit ma réponse. Je l'entends gribouiller une suite. Au son de la mine de son crayon grattant le bureau à travers le papier, je devine qu'elle est nerveuse. « Pause cigarette. Viens me rejoindre dans 5 minutes. »

Le goudron du stationnement ondule presque sous la chaleur accablante du boulevard Industriel. Je peine à retrouver ma collègue entre les voitures. Un groupe de sous-traitants prennent leur pause sur un terre-plein qu'ils viennent de tondre. Certains sont couchés, d'autres assis sur leurs glacières. En m'approchant je constate qu'ils ont tous le visage couvert de brins d'herbe. Derrière eux, la montagne laisse s'échapper un deltaplane. Ils ne me répondent pas quand je les salue et me regardent tous traverser le chemin vers le stationnement secondaire. J'aperçois la chevelure noire de Maryse entre les capots. Elle porte des lunettes fumées et tient une cigarette électronique. Avant que je puisse lui demander la raison de notre rendez-vous, elle me fait signe du doigt d'entrer dans sa voiture du côté passager.

— Il se passe quelque chose au bureau, je sais pas c'est quoi, mais je le sens. Regarde mon genou.

Une autre particularité chez Maryse : son affection pour les théories du complot à petite échelle. Si c'est généralement manifeste dans les récits de sa vie affective — un tel ne la courtise que pour se rapprocher d'une autre qui se trouve être sa meilleure amie, un autre ne l'a pas invitée à un rassemblement quelconque parce qu'il veut se venger d'une injure du passé, tout le monde est contre elle, etc. —, il est rare que tout ça déborde dans nos discussions concernant le travail. Je me prépare à répondre mais elle m'interrompt :

— Je l'sais que ç'a l'air fou, mais tu checkeras, en rentrant. Notre rangée de bureaux a été tassée de trois pouces vers le mur des toilettes. Ils les bougent un peu tous les jours avant qu'on arrive ou après notre départ. Sais-tu comment je l'sais? C'est simple. Tous les jours, la première affaire que je fais quand j'arrive, c'est prendre mon verre pour le remplir dans le lavabo des toilettes.

Elle a gardé ses lunettes et parle sur un ton qui ne lui ressemble pas tellement et à un rythme effréné. Elle a déposé sa cigarette électronique pour tenir désormais le volant à deux mains, comme si elle s'apprêtait à partir.

— Pis depuis le début de la semaine, je m'accroche le genou en revenant pis je manque de bêcher pis de renverser mon eau. Mais l'affaire, c'est que j'ai jamais changé mon trajet, moi. Non, non. C'est les panneaux qui bougent... Regarde mon genou. Je te le dis, il se passe quelque chose.

Nous sortons de la voiture en convenant d'une stratégie pour éviter d'éveiller les soupçons parmi les collègues. Nous ne voudrions pas que la panique s'installe. Avant de me quitter, elle me crie par-dessus le vacarme des tondeuses et des tracteurs des sous-traitants :

— Tiens ça mort, OK?

Une semaine s'écoule après notre rencontre secrète et voilà que tous les employés des comptes recevables entretiennent le même soupçon au sujet des méthodes plus ou moins insidieuses par lesquelles d'autres départements envahissent notre espace de travail. J'en déduis que Maryse n'a pas réussi aussi bien que moi à « tenir ça mort ». La nature incriminante des preuves que les collègues fournissent demeure toujours discutable, mais il semble bel et bien que la paranoïa initiale de Maryse se soit propagée. Sans oser lever la tête, sans même lâcher leur posture habituelle de travail, penchés sur une grille ou un tableau de chiffres, ils amplifient tour à tour le récit collectif d'informations lacunaires ou de rumeurs sorties de je ne sais quelle conversation entendue dans les toilettes.

— Guy m'a dit qu'ils veulent engager un nouveau T.I. pis une couple de commis, en août.

— Où c'est qu'ils vont les installer, tu penses?

Leur utilisation de la troisième personne du pluriel ajoute une aura mystérieuse et non justifiée aux membres de la direction : c'est leur accorder beaucoup trop de malice et d'industrie. Que nos humbles dirigeants soient les architectes d'un complot de lente invasion du département des comptes recevables reste possible mais je suis convaincu qu'ils seraient beaucoup moins subtils. Ce « ils » tout-puissant, c'est plutôt Marc, Line, Michel et Michel. Des gens honnêtes, quoique ternes, qui se comportent comme tout le monde. Ils font leurs courses aux mêmes épiceries que nous, vivent dans les mêmes quartiers de banlieue régionale que nous, possèdent le même type de voitures. Et Dieu sait qu'ils n'ont pas de temps à perdre à jouer au Risk avec les divisions du bureau. Du moins, c'est ce que je pense alors que les rumeurs se calment entre les cloisons, et l'espace sonore d'Estrée Data Plus est de nouveau submergé par l'orchestre de doigts sur les claviers d'ordinateurs, de toussotements, de raclements de gorge et de reniflements ponctuels, de photocopieurs et d'imprimantes plus ou moins coopératifs, de sonneries de téléphones et d'ajustements de chaises sur roulettes. Sans oublier le grondement du système de ventilation qui toujours nous caresse de ses basses fréquences et nous remue secrètement jusqu'au plus profond de nos tripes.

Dérangé sans doute par les conversations qui, tout à l'heure, virevoltaient dans l'aire de travail, Marc, un directeur adjoint, sort de son bureau armé d'une feuille de papier et monte sur une chaise pour attirer notre regard au-dessus des séparations.

— Attention tout le monde ! J'ai une petite annonce d'intérêt général à faire, pour conclure la journée en beauté : la direction m'a dit à l'instant que votre collègue, euh, Maryse, euh, Dubuc...

Cachée derrière son panneau de feutre et de bois, Maryse interrompt alors l'adjoint et il est difficile de ne pas être frappé par l'hostilité de sa voix – Maryse qui, d'ordinaire, redouble d'enthousiasme devant ses supérieurs.

— Bolduc.

L'adjoint jette un coup d'œil sur sa feuille.

— Oui, c'est ça, Maryse Bolduc, votre collègue, a été nommée employée du mois. Je vous demanderais donc de

réserver une bonne main d'applaudissements pour notre Maryse, euh, Bolduc.

Il y en a qui se font une fierté de dire qu'ils comptent parmi les jeunes bâtisseurs du coin ; ceux qui, après des études quelconques, sont retournés dans la région pour y vivre, y faire rouler l'économie. Je ne suis pas prêt à aller jusque-là, je ne bâtis pas grand-chose chez Estrie Data Plus. Les collègues téléphonistes parlent aux clients, remplissent les formulaires appropriés et me les acheminent via un système de livraison rudimentaire consistant en un chariot qui fait la tournée perpétuelle des bureaux, poussé par un de nos camarades les plus enjoués. De nouveaux formulaires échouent dans mon porte-documents, au rythme infallible de trois formulaires l'heure, et je dois les trier selon leur provenance et leur destination en prenant bien soin de noter cette dernière dans le dossier de la base de données informatique de l'entreprise. Les dossiers jugés prioritaires sont relayés aux adjoints par un second chariot effectuant, pour sa part, l'aller-retour entre nos bureaux et ceux, plus luxueux ou tout simplement moins dégarnis, des patrons. Les dossiers dits réguliers suivent le traitement du même nom. Toute nouvelle information sur les clients recueillie par un collègue téléphoniste et transcrite sur le formulaire doit être incluse dans la base de données. Celle-ci étant accessible à tous nos clients, nos directeurs adjoints se font le devoir de nous sensibiliser à l'importance de tout noter dans la base de données. Des changements de prix de vente d'un article au numéro de série d'une pièce d'assemblage en passant par le code de couleur pour un produit quelconque, il faut tout noter dans la base de données.

Nos locaux, qui logent dans une aile d'un complexe abritant quelque cinquante entreprises, n'ont des fenêtres que d'un côté, celui où se trouvent les bureaux des adjoints. Ici, dans l'ombre, le quotidien est une histoire de chariots *in* et de chariots *out*. Et les journées chez Estrie Data Plus sont tellement constantes que, pour celui qui de semaine en semaine y accumule les preuves qu'il perd lentement son âme et ses facultés alors qu'il est dans la force de l'âge, la perspicacité devient aussi molle que le fond de glaise

des fossés du boulevard Industriel. Tandis que pour celui qui, au contraire, est convaincu de vivre ici le meilleur du meilleur, les années dorées, cette même constance est tellement importante que le plus infime changement devient un événement. C'est sans doute pourquoi je peine toujours à identifier les marques de la dérive de nos cloisons de feutre et que Maryse est sur un pied d'alerte depuis le premier travers.

Dans sa voiture, ma collègue se ronge les ongles compulsivement et semble incapable de rester immobile. Elle tète sa cigarette électronique avec tellement d'intensité qu'un petit sifflement s'échappe de l'instrument. Ce matin, nos bureaux avaient encore bougé et, cette fois-ci, il était impossible de ne pas le remarquer. Si, la semaine passée, je doutais des théories qui circulaient dans le bureau, me voilà mis devant une évidence : il se passe quelque chose. Du moins, le mobilier a bougé.

— Il faut que t'aïlles leur demander. Toi, ils te font confiance. Ils te trouvent correct. Ils te veulent dans leur équipe.

Maryse me parle sans me regarder, elle fixe, droit devant elle, le pare-brise d'une Corolla qui reflète le soleil sur nos visages. La montagne crache un nouveau deltaplane et la vapeur de la cigarette électronique se dissipe dans l'habitacle. Nous terminons nos sandwichs en silence.

Le bureau est inondé par la lumière de fin de journée, tellement que je dois plisser les yeux pour les habituer à la clarté. Marc ne s'arrête pas de taper au clavier pour me demander quel bon vent m'amène. Avant de répondre, je remarque, sur le mur derrière, un cadre montrant une photo de mon directeur adjoint prise en plein vol, alors qu'il effectuait un saut de deltaplane. Sur l'image, il est couché sous celui qu'on devine être l'instructeur, dans une grande poche qui ressemble à un sac de couchage. Je prends une voix calme et cool et présente un dossier auquel j'ai inventé un problème qui justifierait que je l'amène directement à un adjoint – un doublon dans la base de données à contrevérifier auprès d'un client. Marc me répond sans détacher ses yeux de l'écran ni ses doigts

du clavier. Ou plutôt, sa tête se tourne ostensiblement vers moi, comme pour me signifier qu'il fournit là un effort minimal d'attention, son regard toujours accroché au moniteur.

Avant de quitter son bureau, je prends un dernier bain de soleil et, sur le pas de la porte, demande tout bonnement pourquoi nos bureaux ont été déplacés, ce matin. Je joue la carte du subalterne « complice » en soulignant que les collègues sont sur le gros nerf et en lui rappelant qu'il sait bien que le moindre déplacement peut causer beaucoup d'émoi chez les « pas-de-vie ». En prononçant ces derniers mots, je lève brièvement le regard vers son cadre de deltaplane, espérant que Marc remarquera, ne serait-ce qu'inconsciemment, que par ce geste, je sous-entends qu'il est plutôt membre du club élite des « ayant-une-vie ». Il ne bronche pas et répond « Ha ! Ha ! OK, merci, bye ! » Maryse dira plus tard que c'était de l'ignorance intentionnelle. Je choisis de croire qu'il n'écoutait tout simplement pas.

À mon retour au bureau, ils sont cinq à attendre mes explications et à émettre un soupir de découragement quand je les informe que je reviens bredouille. Ils fondaient tant d'espoir sur moi. J'ai le sentiment de les décevoir profondément.

— Ostie ! Ils nous prennent pour des caves !

— Pis c'est rien, regarde : Marcel est rendu avec ma chaise, moi, j'ai la chaise de Johanne. Johanne a même pu de chaise.

— Je suis pas à l'aise pantoute, moi, avec l'idée de m'asseoir dans la moulure de quelqu'un d'autre.

— Moi, je dis qu'on sort toute la gang à une heure et cinq. Juste pour leur montrer qu'on le sait, qu'il se passe quelque chose.

— Qu'est-ce tu veux dire, « la moulure de quelqu'un d'autre » ?

— Toute la gang des comptes recevables, on sort sur le gazon devant les fenêtres des boss juste avant de recommencer, après le dîner. Cinq minutes. Ça va envoyer un message.

— T'es malade ? Va falloir finir cinq minutes plus tard.

— Ils vont ben nous le dire, ce qui se passe.

— La moulure de fesses, là. Sur la chaise. Mettons qu'entre Johanne pis moi, y a une pas pire différence de moulure...

— Moi, je dis qu'on en prend un dans un coin, là. Pis qu'on l'oblige à nous dire ce qui se passe.

— On pourrait essayer avec Line, elle part tout le temps aux toilettes autour de dix heures.

— Ils veulent faire rentrer du nouveau staff. Regardez ben ça, d'ici un an, la place va être remplie d'étudiants en stage.

— Non, non. C'est les ventes, ils veulent prendre toute la place parce que c'est des frais-chiés de sans-dessein du calisse.

— Woh! Calme-toi, Maurice, tu vas perdre un bouton de ta chemise.

La tension est à son apogée dans le bureau et il est difficile de déterminer si c'est à cause d'un important contrat que les adjoints viennent de perdre ou si la guerre territoriale a été officiellement déclarée chez Estrie Data Plus. Il faut dire qu'après la démonstration de force des comptes recevables, un midi de la semaine dernière, les départements nous ont isolés. Ce midi-là, les adjoints nous ont sommés de rentrer travailler en insistant de façon drôlement convaincante qu'il ne se passait rien d'anormal dans le bureau, que nous hallucinions, que tout ça commençait à peser sur le moral de l'ensemble des services et sur l'ambiance générale au bureau, que c'était de l'enfantillage.

Mon seul autre «ami» du travail, à part Maryse, est aux services informatiques et quand j'ai voulu l'approcher pour partager je ne sais quelle niaiserie du moment, il s'en est tenu à une réponse monosyllabique et à un sourire poli. Voyant ma déception, il m'a fait signe de me rapprocher.

— Regarde, c'est rien contre toi, mais les comptes recevables font un peu capoter tout le monde, ces temps-ci... Maurice m'a quasiment écrasé avec son chariot, ce matin. Johanne est pas parlable dans notre covoiturage. C'est quoi l'ostie de problème?

Je lui résume le fil des événements depuis le mot de Maryse jusqu'au midi notoire devant l'immeuble et il

hausse les épaules et secoue la tête comme pour signifier soit son découragement, soit son incompréhension. Je lui réponds avec le même mouvement de tête.

Et puis, au retour d'une fin de semaine de trois jours, à peu près aussi subitement qu'elles sont apparues, les tensions se calment chez Estrie Data Plus. Le mobilier continue pourtant de bouger mystérieusement, mais les collègues abandonnent leurs plans de révolte ou n'en parlent tout simplement plus. Je suis conscient qu'ils pourraient très bien avoir décidé de m'exclure des discussions depuis que j'ai prodigieusement chié dans la pelle dans le bureau de Marc, mais je choisis plutôt de croire qu'ils ont seulement assimilé les petites instabilités dans leur espace de travail comme autant de nouvelles données à intégrer. Les autres départements ont recommencé à nous tolérer.

J'en retiens que, de flux en reflux, de sacs en ressacs, les montées en épingle du quotidien chez Estrie Data Plus se soldent plus souvent qu'autrement en queue de poisson.

Les adjoints m'ont rencontré en avant-midi. Maryse avait raison : ils me veulent dans leur équipe. Marc, Line, Michel et Michel m'invitent, le soir même, au restaurant au pied de la montagne où nous devons discuter de ce que Marc a nommé « mes plans pour l'avenir ». Tout l'après-midi, ils m'ont adressé différents clins d'œil et bines de connivence comme si je faisais d'ores et déjà partie de leur clique. Et chaque geste de cette nature est suivi, quelques instants après, par le spectacle du visage froid et neutre de Maryse qui s'élève au-dessus de la cloison entre nos bureaux.

Ce soir, en sortant du bâtiment où se trouvent les places de stationnement réservées à la direction, je remarque une affiche sur le babillard devant la porte. On y trouve normalement les diverses annonces des ressources humaines et les différents événements externes prévus par l'entreprise – tournoi de balle-molle, épluchette de blé d'Inde, quille-o-thon, etc. Juste à droite du portrait de notre employée du mois, un papier annonce la tenue de séances de yoga le matin. Les employés intéressés sont priés de se présenter au bureau dès 7 h, les séances ayant lieu ici même, dans nos locaux, avant les heures de travail.

À gauche de l'affiche, sur le babillard, je croise à nouveau le regard figé de notre employée du mois.

La montagne paraît plus imposante de ce côté-ci de l'immeuble. Un dernier deltaplane émerge de son flanc et fonce dans l'horizon, vers le soleil couchant. Marc et un des deux Michel me prennent bras dessus, bras dessous, pointent l'objet volant et me demandent si j'en ai déjà fait. Apparemment, il n'y a rien de tel pour se sentir vivant.